

DE LA GRÈCE, PART. II, SECT. II. 255

que chaque citoyen se renferme dans les bornes de son état ou de ses talens; qui fait aussi que la loi devient un frein pour l'homme puissant, la pratique des devoirs une ressource pour l'homme faible, et l'estime de ses semblables un besoin pour tous.

On fuyait les emplois, parce qu'on en était digne¹; on n'osait aspirer aux distinctions, parce que la considération publique suffisait pour payer les services rendus à l'état. Jamais on n'a fait de si grandes choses que dans ce siècle; jamais on n'a été plus éloigné de penser que la gloire dût en rejaillir sur quelques citoyens. On éleva des statues en l'honneur de Solon, d'Harmodius et d'Aristogiton; mais ce ne fut qu'après leur mort. Aristide et Thémistocle sauvèrent la république, qui ne leur décerna pas même une couronne de laurier². Miltiade, après la bataille de Marathon, sollicita cet honneur dans l'assemblée du peuple; un homme se leva, et lui dit: « Miltiade, quand vous repousserez tout seul les « barbares, vous aurez tout seul une couronne³. » Peu de temps après, des troupes athéniennes, sous la conduite de Cimon, remportèrent de grands avantages dans la Thrace; à leur retour, elles demandèrent une récompense: dans les ins-

¹ Isocr. areop. t. 1, p. 323. — ² Æschin. in Ctesiph. p. 457. — ³ Plut. in Cim. p. 483.